

Jean-Claude CARRIÈRE
LA VALLÉE DU NÉANT
Odile Jacob, Paris, 2018

Jean-Claude Carrière (1931-2021) a marqué de son talent aussi bien la littérature que le cinéma et le théâtre. Pourtant je n'avais rien lu de lui jusqu'à cet ouvrage, une de ses dernières productions.

L'ouvrage comprend trente et une méditations sur le néant, un néant dont on ne peut rien dire par définition. Cela rejoint Vladimir Jankélévitch quand il commence son ouvrage sur la mort par dire qu'on ne peut rien en dire... Le néant représente l'irreprésentable, ce qui n'existe pas, ce qui précède la vie, et qui la suit aussi, ce que j'appelle la mort d'avant et celle d'après.

Tout commence par une histoire. La sagesse accompagnant toujours le lever du soleil, elle est Orientale bien sûr, japonaise en l'occurrence.

Deux promeneurs s'arrêtent devant un torrent qui semble infranchissable. Laissons la plume à Jean-Claude Carrière, et à l'étonnement de nos randonneurs *« quand ils voient un homme assez âgé, tout près de là, qui entre dans l'eau tumultueuse. L'homme s'y déplace lentement, sans aucune difficulté, il va et vient dans les remous, dans les tourbillons, il passe sous une cascade, il boit dans le creux de sa main.../... comme si tous ces mouvements ne lui demandaient aucun effort.*

Très surpris, les deux voyageurs, qui reprennent leur souffle, le regardent un moment, puis l'un d'eux l'appelle et lui demande, en haussant la voix :

- Mais comment fais-tu pour aller et venir ainsi, dans ces eaux tourmentées, rugissantes ?

.../...

- Mais je ne sais pas. J'ai toujours vécu ici, je connais ce ruisseau depuis mon enfance, je vais, je viens, ça ne me pose aucun problème. Pourquoi ? »

Tout le livre n'est que le déploiement de cette métaphore. Le temps n'est-il le torrent dans lequel nous nous mouvons, de notre naissance à notre mort ? Une parenthèse dans le néant d'où nous venons et où nous savons que nous retournerons un jour. Lui seul est éternel, immortel...

Loin d'être seulement une métaphore, c'est aussi la réalité physique dans laquelle nous nous agitions, celle du déplacement de la terre dans l'espace (et donc aussi le temps) à des vitesses sidérantes : 107000 Km/seconde autour d'un soleil qui lui-même se déplace à 200/250 km/s dans la voie lactée, sans compter une rotation du globe à l'équateur de 1700 Km/h. Pourtant, nous ne percevons aucun de ces mouvements... parce que nous sommes construits d'une manière telle que nous ne sommes sensibles qu'aux accélérations et aux ralentissements. Toute stimulation constante échappe à notre conscience. Face à cette impermanence, il semble pourtant que nous ayons inventé mille faux-fuyants parfumés d'immortalité ou au moins de promesses d'éternité. Seules les particules élémentaires seraient éternelles. Dès qu'elles s'assemblent, elles deviennent formes passagères promises à la dispersion. Amas de poussières sommes-nous et poussière nous redeviendront. *« ce qui dure, c'est ce qui passe »* en fin de compte... *« la vie, la mort : les deux merveilles n'en font qu'une »* et en attendant la seconde, que faire de la première, comment lui donner sens ? Aujourd'hui serait-il le sommet où je me tiens en attendant de rejoindre les secrets de la vallée du néant ? Quelle utilité donner à ma présence, ici et maintenant. La réponse de Jean-Claude Carrière est une réponse d'honnête homme, sûr de son immanence, incertain de ses savoirs : *« Je me suis efforcé, en tout cas depuis que je suis adulte (ou que je crois l'être), de trouver et de maintenir une balance entre la vie qui est la mienne, que je n'ai pas réclamée ni même demandée, mais à laquelle il me semble que je dois respect, travail et si possible prospérité (je n'ose pas parler de bonheur, mais quand même), une vie, en tout cas, que j'ai acceptée jusqu'à maintenant, et la vie des autres que j'ai partagée, de ceux qui, dans la longue traînée du Temps, se trouvaient sur la Terre au même moment que moi, et auxquels je me suis efforcé de nuire aussi peu que possible. »* (p331). Voilà qui résume simplement l'effort éthique d'une vie.